





#### 27 FEV/05 MARS 13

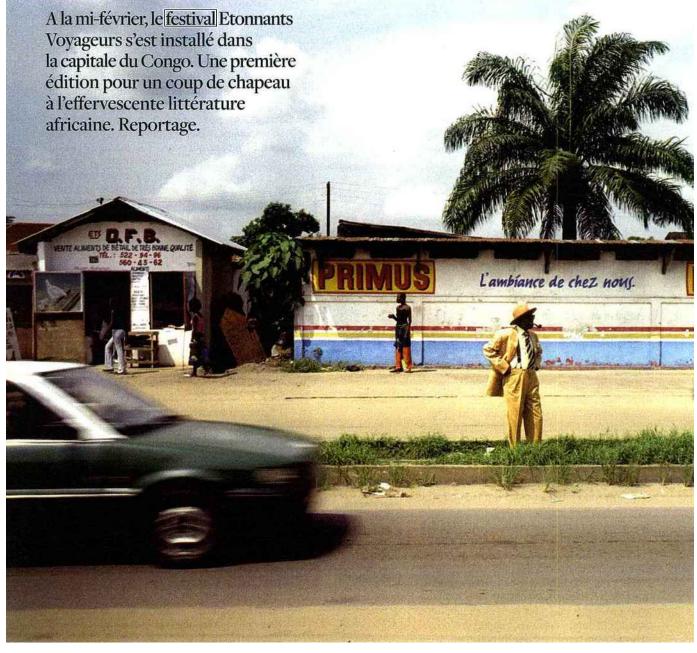
Hebdomadaire Paris

Surface approx. (cm²): 1957 N° de page: 86-90

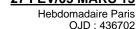
Page 1/5

**LIVRES** 

# Les discours de Brazzaville



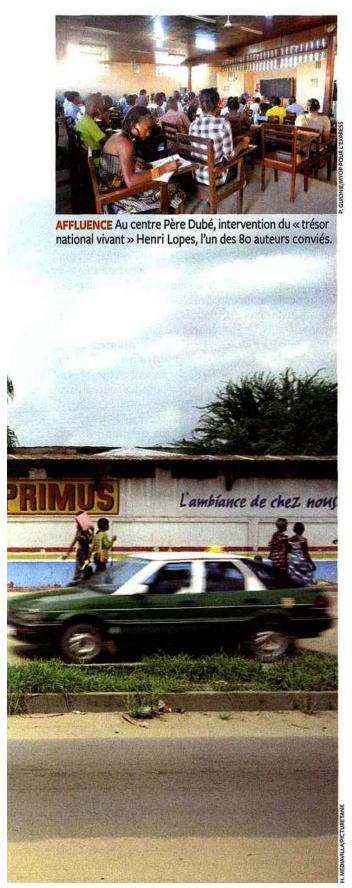




29 RUE DE CHATEAUDUN 75308 PARIS CEDEX 9 - 01 75 55 10 00

Surface approx. (cm²): 1957 N° de page: 86-90

#### Page 2/5



### DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE MARIANNE PAYOT

l y a une patte Michel Le Bris, reconnaissable à son subtil brassage des genres, des lieux et des artistes. L'ami de Stevenson et des chercheurs d'or a même ses anciens combattants, qui vous déclarent tout de go « J'ai fait Bamako en 2001 », en référence à la première édition d'Etonnants Voyageurs (EV) à Bamako, festival abandonné en 2010 faute de moyens. D'autres compagnons du flibustier de Saint-Malo se targuent d'être allés à Port-au-Prince (Haïti), avant, après, et même pendant le tremblement de terre. Demain, n'en doutons pas, ils proclameront: « J'étais à Brazzaville en 2013. » Pour boucler sa programmation et son budget, Michel Le Bris fait toujours équipe avec un « enfant » du pays. Même exilé, comme cette année, pour cette première édition congolaise, avec Alain Mabanckou. Résultat? 450 000 euros (au financement un peu flou, entre l'Organisation internationale de la francophonie, l'Institut français, l'ambassade, le ministère de la Culture du Congo, et des organismes privés) pour annoncer « l'Afrique qui vient », du 13 au 17 février dernier, avec 80 auteurs venus de 23 pays. Quatre jours de rencontres par 32 degrés à l'ombre, et autant de points forts.

#### JEUDI 14 FÉVRIER De la France libre aux lettres francophones

« Brazzaville est la capitale des lettres francophones après avoir été celle de la France libre. » Ravi de sa trouvaille, Alain Mabanckou la répète à l'envi, tout en enchaînant, lors de l'inauguration du festival, sur un émouvant « Henri Lopes est mon Victor Hugo » (il est vrai qu'il l'a étudié à l'école). Lequel Lopes, qui n'a rien d'un misérable, se réjouit de l'extraordinaire vitalité littéraire de son petit pays (4 millions d'habitants), de Sony Labou Tansi à Julien

Mabiala Bissila, en passant par Emmanuel Dongala. Mais le doyen des lettres congolaises et diplomate à Paris, célèbre depuis Le Pleurer-rire (1982), en conviendra plus tard face à ses amis de «l'autre rive » (traduisez de Kinshasa, sise en République démocratique du Congo) : « Contrairement au football, on ne porte pas, en littérature, les couleurs d'une nation. » Bref. l'atmosphère est à la quasi-autosatisfaction dans le grand auditorium du charmant palais des Congrès-Parlement – qui tient furieusement de l'URSS des années 1970 -, lorsqu'une romancière s'empare du micro à la barbe du ministre de la Culture et rappelle, sous les vivats des lycéens, que les 400 personnes sinistrées depuis les inondations de novembre 2012 sont aussi importantes que la littérature et que le pays (pétrolier, donc riche) doit les reloger. Le sanglot de la femme noire... Pas toujours facile d'œuvrer sous un régime autocratique, même si on est « trésor national vivant » (Lopes) ou enfant prodige de Pointe-Noire (Mabanckou). Et encore moins aisé de tenir son statut d'écrivain ou d'artiste dans un pays en guerre, comme en témoigneront avec émotion, l'après-midi même, à l'Institut français, les Maliens Ousmane Diarra, 53 ans, et Amkoullel, l'enfant peul (pseudo en hommage à Amadou Hampaté Ba), 33 ans. Deux générations, mais une grande connivence entre l'auteur de Pagne de femme (Gallimard) et le charismatique rappeur. Et un même cri contre « les groupuscules de faux prêcheurs narcotrafiquants » qui ont semé la terreur dans le Nord.

#### VENDREDI 15 Des stars et des satrapes

7 heures. Le festival est en plein boom. Patrick Cohen, rédacteur en chef de *La Matinale*, vient de prendre l'antenne. C'est le bon coup de Le Bris: faire venir France Inter, pour dix heures d'émission, soit 41 personnes en tout



Hebdomadaire Paris OJD: 436702

29 RUE DE CHATEAUDUN 75308 PARIS CEDEX 9 - 01 75 55 10 00

Surface approx. (cm²): 1957 N° de page: 86-90

Page 3/5

# LES LETTRES AFRICAINES EN 4 DATES

'écrivain et éditeur Jean-Noël Schifano dirige avec passion, depuis 2000, la collection Continents noirs de Gallimard, consacrée aux écrivains africains, surtout francophones (Henri Lopes, Mongo Beti...). Il livre sa rétrospective.

« 1921 En France, le Guyanais René Maran obtient le Goncourt, sous un tollé général, avec Batouala, sous-titré "Véritable roman nègre" – ce qui donne à penser que les romans nègres étaient écrits par des Blancs. Une exception, car à l'époque, les écrivains d'origine africaine étaient plutôt des poètes. C'est l'ère de la négritude, avec Césaire, Senghor, Léon-Gontran Damas – un poète fabuleux, injustement négligé – et tous ces auteurs loués par les surréalistes. Ils violentent avec plaisir la langue française, se l'approprient, histoire de "rétorquer son arme contre l'ennemi", selon la jolie expression de Gide; Breton, lui, à propos d'Aimé Césaire, évoquait une "parole belle comme l'oxygène naissant".

1953 Avec L'Enfant noir, de Camara Laye, puis Ville cruelle, de Mongo Beti, en 1954, "l'oxygène naissant" envahit le roman. Ces œuvres d'avant la décolonisation ont toujours pour thèmes les rapports Noir-Blanc, dominant-dominé... Leurs auteurs sont des bâtisseurs, qui sont plus dans une revendication construite que dans le cri et l'émotion.

1968 Parution des Soleils des Indépendances, roman fondamental d'Ahmadou Kourouma qui traite de l'affrontement des civilisations et des désillusions nées des indépendances avec une langue inventée et pleine d'humour. Autre auteur d'envergure: le Congolais Sony Labou Tansi (La Vie et demie, 1979; L'Etat honteux, 1981), qui se moque des dictateurs d'une façon extraordinaire, à la manière des grands écrivains sud-américains tel Garcia Marquez. Il introduit le grotesque dans toutes les situations. Il est le Rabelais de l'équateur. Et puis, bien sûr, il y a son compatriote Henri Lopes, dont Le Pleurer-rire (1982) dépeint aussi - de manière moins extrémiste - le "goulag tropical".

1986 Le prix Nobel de littérature couronne le Nigérian Wole Soyinka, précurseur d'une pensée libre et d'une véritable réflexion sur les sociétés africaines. Cette reconnaissance universelle conforte une littérature réaliste baroque, riche en métaphores. Une littérature souvent déracinée, mais qui transporte sa sève dans le monde entier, à l'instar de ses écrivains qui ont pour nation leur œuvre. » • PROPOS RECUEILLIS PAR M. P.

- Philippe Val, le patron, en tête. Des kilos de matériel, et quelques vedettes de poids (Thomas Legrand, Frédéric Lopez et ses chroniqueurs, Jean Lebrun et sa Marche de l'Histoire, Didier Varrod...) Une opération grandement louable à l'attention des seuls... Français, France Inter n'étant pas diffusée au Congo, ce qui est peut-être préférable, vu la teneur des premières interventions: reprise de la vindicte de la romancière de la veille, chronique sur les biens mal acquis du président Denis Sassou Nguesso, interview d'un opposant enragé, Mathias Dzon – là, Emmanuel Dongala et Mabanckou se gaussent : « C'est un ancien ministre de l'Economie de Sassou, convaincu de détournement d'argent »...



**APPARAT** La visite, sous haute protection, du président autocrate Denis Sassou Nguesso au palais des Congrès.

9 heures. Surprise, le tapis rouge est déroulé et la garde républicaine, aux abois. On annonce l'arrivée du président, désireux de visiter une exposition sur l'art africain organisée dans l'aile droite du palais par Jean-Paul Pigasse (l'oncle de Matthieu), ami de Sassou depuis l'exil de ce dernier en France. Un personnage énigmatique, ce Pigasse, affable propriétaire du quotidien Les Dépêches de Brazzaville (surnommé « La Pravda »), d'une librairie, de galeries d'art... et sans l'aval de qui rien de culturel ne semble pouvoir se faire.

11 heures. Alors que le tapis rouge a été enlevé (le protocole a réalisé qu'il s'agissait d'une visite privée), le satrape de Brazzaville descend de son immense voiture noire. Pagaille, caméras à foison... Mabanckou, un rien inquiet (« J'y vais, sinon ce serait discourtois, non? »), part saluer Sassou avec Le Bris, avant de se rendre, deux heures plus tard, en compagnie d'une quarantaine d'auteurs, au palais présidentiel, pour siroter quelques jus. Tout a un prix...

#### SAMEDI 16 Des flics et du suspens

« La censure est la peine de mort de la pensée. » Décidément, les écrivains congolais aiment à citer Victor Hugo. C'est Emmanuel Dongala, l'auteur de *Photo de* groupe au bord du fleuve, un temps sur la liste noire du parti unique pour Jazz et vin de palme, qui a été chargé de plancher sur le sujet.

La situation en Afrique est, affirme-t-il, globalement meilleure (sauf pour les journalistes) qu'aux pires heures de la censure, de 1970 à la fin des années 1990. Trois décennies durant lesquelles, du Cameroun (Mongo Beti) au Nigeria (Ken Saro-Wiwa), de la Mauritanie au Congo, les régimes n'hésitèrent pas à tuer ou à bannir. Beaucoup d'écrivains prirent alors le chemin de l'exil ou

contournèrent habilement la censure, en détournant les slogans, en travestissant leurs héros ou encore en usant les nerfs de la police politique (formée en RDA, pour ce qui concerne le Congo). Exemples à l'appui. Un jour, Emmanuel Dongala organise une grande conférence intitulée « Des notions de droite et de gauche ». Immédiatement, les agents de sécurité débarquent en masse pour assister... à un exposé de chimie organique sur la dérive des molécules à droite et à gauche. Dongala, chimiste de formation, s'en amuse encore. L'écrivain et dramaturge Sony Labou Tansi, lui, pratiquait la politique de répétition, demandant à ses



75308 PARIS CEDEX 9 - 01 75 55 10 00

Surface approx. (cm2): 1957 N° de page : 86-90

Page 4/5

OJD: 436702

# Mabanckou Les fruits du Congo



'écrivain franco-congolais Alain Mabanckou (photo, au centre), professeur de littérature francophone en Californie et grand ordonnateur du festival, publie le formidable récit de son retour au pays vingt-trois ans après l'avoir quitté (Lumières de Pointe-Noire, Seuil). L'occasion d'ausculter en sa compagnie l'écrivain de l'exil.

#### Le départ

« Au Congo-Brazzaville, en 1989, il n'y avait pas de deuxième cycle de droit. Si l'on obtenait une bourse, on pouvait aller étudier en Union soviétique ou en France. Je suis parti à 23 ans, à Nantes puis à Paris, dans l'espoir, comme tous les Congolais, de revenir servir mon pays. Durant les toutes premières années, je n'ai pas pu faire le voyage retour, faute d'argent. Seuls les enfants de ministres ou de personnes aisées pouvaient se le permettre. Puis, comme une feuille qui voyage au gré du vent fertilise la terre sur laquelle elle tombe, je me suis installé dans mes habitudes. J'ai vécu en France comme si j'étais chez moi et, finalement, je me suis rendu compte que je serais aussi utile à mon pays de l'extérieur.

#### La mort de ma mère

Je n'ai pas assisté à son enterrement, en 1995, car aux problèmes d'argent se sont ajoutées la superstition et la peur. En fait je n'ai jamais

su les circonstances de sa mort et n'ai jamais voulu le savoir, pour ne pas ouvrir les pages sombres. Dans ma tête, elle était là, vivante, obsessionnelle, lumineuse. Après, j'ai eu peur de voir tous ceux qui étaient présents aux funérailles et auprès de qui j'allais devoir me justifier; peur, aussi, de retrouver les ombres du passé. C'est comme cela que j'ai repoussé mon retour durant toutes ces années. En fait, ma famille avait pratiquement tiré un trait sur ma personne.

#### Le retour

En 2012, la femme de l'Institut francais qui m'a invité s'appelait Pauline, comme ma mère. J'y ai vu un signe du destin, c'était l'heure d'y aller. Dès que j'ai atterri à Pointe-Noire, j'ai ressenti l'exigence de mettre en scène ces quinze jours passés au pays. Ce récit a été écrit sur le vif, à partir des vrais personnages et de la multitude de souvenirs qui se bousculaient en moi. Je l'ai découpé en chapitres, chacun portant le nom d'un film. Ça, c'est mon côté congolais (j'ai vécu là-bas au rythme des films projetés au cinéma Rex - transformé aujourd'hui en église pentecôtiste: Bruce Lee, Belmondo, de Funès, les westerns spaghettis...) J'ai rencontré mes oncles et tantes, mes innombrables neveux, des soi-disant amis. Beaucoup m'ont réclamé de l'argent. L'exilé est censé avoir réussi et, s'il est parti aux Etats-Unis, c'est le summum.

#### La littérature de l'exil

Beaucoup d'écrivains africains se sont exilés soit par goût de l'aventure, soit pour des raisons économiques ou politiques (Emmanuel Dongala, du Congo-Brazzaville, Mongo Beti, du Cameroun, ont longtemps été persona non grata chez eux). Là est toute l'histoire de la littérature "négro-africaine": la plupart des grands mouvements de la pensée noire se sont exprimés à l'extérieur. La négritude, dans les années 1930-1940, a été conçue à Paris, le panafricanisme, aux Etats-Unis, la créolité, dans les îles, la littérature-monde, à Paris... La reconnaissance se trouve en Occident. Son existence est tributaire de l'ancien colonisateur, car nos dirigeants n'ont pas de politique culturelle

forte. Ils ont tendance à voir la culture comme une distraction, non comme le point de départ de l'émancipation du peuple, qui permet d'ancrer une nation dans l'histoire du monde.

#### La littérature-monde

Certes, il y a encore des africanistes grégaires, qui vivent dans la douleur d'une Afrique mythique. Mais il est largement fini, le temps où le Noir écrivait pour valoriser sa civilisation, pour dire au Blanc: "Regarde, tu croyais que j'étais inférieur, or je maîtrise le subjonctif imparfait et, en plus, j'ai lu Proust et Zola." Aujourd'hui, l'écrivain africain ne colère plus pour obtenir la reconnaissance de la France. Il pense que le monde lui appartient, qu'il va l'investir et lui donner sa propre définition. » •

PROPOS RECUEILLIS PAR M. P.



Hebdomadaire Paris OJD: 436702

75308 PARIS CEDEX 9 - 01 75 55 10 00

Surface approx. (cm2): 1957 N° de page : 86-90

Page 5/5

comédiens de reprendre inlassablement la même scène. Dégoûtés, assoupis, les hommes de Sassou Nguesso finissaient par déguerpir, et la pièce reprenait son cours. « J'ai appris comment devenir rusé », témoigne pour sa part le Congolais de Kinshasha In Koli Jean Bofane, en butte dans les années 1990 à la dictature de Mobutu.

A chacun sa ruse: aujourd'hui encore, mieux vaut masquer ses armes pour attaquer le pouvoir, surtout si l'on demeure au pays. Le jeune Gabonais Janis Otsiemi a choisi le polar et sa langue du peuple, un genre parfait pour court-circuiter les règles et évoquer la vie quotidienne de son bidonville de Libreville, baptisé « les Etats-Unis d'Akébé ». Pas de police scientifique dans Le Chasseur de lucioles (éd. Jigal), mais des « mange-mille » (surnom des policiers corrompus) qui naviguent à la rumeur : « On t'arrête, te torture puis te libère, et on passe au présumé coupable suivant. » Flics gangsters, donc, et « privés » sans boulot, comme le narre avec humour le Béninois Florent Couao-Zotti, auteur remarqué de Si la cour du mouton est sale, ce n'est pas au porc de le dire (Le Serpent à plumes): « Les meurtriers et les commanditaires ne sont jamais pris. La bouche qui mange ne parle pas... » Du noir et des intrigues aussi chez le Togolais Sami Tchak, auteur d'Al Capone le Malien (Mercure de France), inspiré par un célèbre escroc camerounais. Et beaucoup de violence chez Bofane (Mathématiques congolaises, Actes Sud), résident belge depuis 1993, qui, après des années de dictatures, aspire à une vie paisible : « Je suis fatigué d'avoir peur, fatigué du bruit des kalachnikovs, alors je transfère mes frissons sur mes personnages », déclare le grand échalas, concluant en chœur avec ses compagnons, alors que la nuit tombe sur les jardins du Palais : « La vie quotidienne en Afrique n'est-elle pas un roman policier? »

#### **DIMANCHE 17** La relève nigériane

En fait, ils ne se connaissent pas. L'une, Noo Saro-Wiwa, 36 ans, a été élevée à Londres, où elle vit toujours; les deux autres, Teju Cole, 37 ans, et Helon Habila 45 ans, œuvrent aux Etats-Unis. Par la grâce du festival, ce bel échantillon de la nouvelle génération d'écrivains nigérians (exilés pour la plupart) se retrouve à Brazzaville (l'équivalent de la



Suisse pour ces habitués de Lagos la tentaculaire, avec ses 10 millions d'habitants). Ce qui les réunit ? Une belle plume trempée dans leurs origines pour dire tout à la fois la folie et la grandeur de leur pays. Et une même reconnaissance à l'égard des anciens comme Chinua Achebe, auteur du Monde s'effondre (1958), « celui qui nous a donné la permission d'être écrivains », selon Cole. Mais c'est la référence à Ken Saro-Wiwa, le père de Noo, pendu en 1995, qui, bien sûr, électrise le débat. Le martyr des lettres nigérianes, auteur de Sozaboy (1985), pionnier du pidgin (anglais « pourri ») et de la cause environnementale, a inspiré le premier roman de Habila (En attendant un ange, Actes Sud) et indirectement celui de Cole (Open City, Denoël). Quant à sa fille, elle raconte, les yeux rivés sur l'horizon, ce père qu'elle n'a pas connu adulte et à la recherche duquel elle est partie pour écrire l'irrévérencieux Transwonderland. Voyages au Nigeria (en avril chez Hoëbeke). Pas de fanfaronade chez ces écrivains acclamés dans

#### NOIR C'EST NOIR

Le Togolais Sami Tchak, le Congolais Jean Bofane et le Gabonais Janis Otsiemi (de g. à dr.) flirtent avec le polar pour ruser avec la censure et le pouvoir.



HERITIÈRE NOO Saro-Wiwa est partie sur les traces de son père, Ken Saro-Wiwa, exécuté en 1995 par la dictature nigériane.

## **VIENT DE PARAÎTRE**

L'Afrique qui vient. Anthologie, présentée par Michel Le Bris et Alain Mabanckou. Hoëbeke, 328 p., 20 €. Anglophones, lusophones ou francophones, Nigérians, Zimbabwéens ou Congolais, ils sont les voix nouvelles de l'Afrique que cette anthologie (riche de 26 contributions) nous donne à découvrir.

Autour de ton cou, par Chimamanda Ngozi Adichie, trad. de l'anglais (Nigeria) par Mona de Pracontal. Gallimard, 300 p., 22,50 €. Qu'elles soient au Nigeria ou aux Etats-Unis, modestes musulmanes ou bourgeoises chrétiennes, les héroïnes de ces 13 nouvelles signées par l'une des plus talentueuses romancières africaines composent un formidable portrait de la société contemporaine. Poisons de Dieu, remèdes

trad. du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues. Métailié, 176 p., 17 €. Un médecin portugais débarque au Mozambique pour rejoindre une jeune femme qu'il aime. En l'attendant, il s'installe dans un dispensaire...

du Diable, par Mia Couto,

le monde anglo-saxon, au contraire. « Le miracle nigérian » ? « Notre littérature a toujours été prolifique, mais aujourd'hui on peut se faire publier plus facilement », modère Cole; « Il est facile au Nigeria de faire de l'ombre aux autres pays anglophones, qui sont soit en guerre (Liberia, Sierra Leone), soit plus petits (Ghana, Afrique du Sud) », poursuit Noo. « Vu notre population (160 millions), beaucoup plus importante que celle de la France, notre impact sur le monde est finalement très modeste », souligne Cole. Une leçon d'humilité – dont pourraient s'inspirer quelques francophones. • M.P.